

Notes d'humeur sur

“LE NOUVEL ORDRE ÉCOLOGIQUE L'arbre, l'animal et l'homme”

de Luc FERRY
(Grasset, 1992)

par Jean-Charles
Hourcade *

* Directeur de Recherche au
CNRS
Centre International de
Recherche sur
l'Environnement et le
Développement (CIRED)

Le livre de Luc Ferry peut se lire essentiellement comme une “mise en scène” autour de l'écologie qui vise à mettre en garde contre les risques d'un “nouvel ordre” régressif imposant à l'homme de restreindre des libertés chèrement acquises.

L'aspect “mise en scène” ne peut être critiqué en tant que tel car le débat public comporte toujours une dimension théâtrale. L'essentiel est que, sous forme de pamphlets ou de caricatures, les mises en scènes soient stimulantes et induisent des débats bien situés. Ma thèse sera que celle-ci est largement “trompeuse”, “misleading”, qu'elle envoie sur de fausses pistes un public français non averti, en le caressant “dans le sens du poil”, et qu'elle contribue ainsi à une forme “d'autisme” propre à notre intelligentsia. Le risque est d'autant plus grand que la mise en scène n'est pas reconnue comme telle; c'est au nom du sérieux philosophique et non comme polémiste que l'auteur s'exprime dans la grande presse et sur les ondes radio et télévisuelles. C'est son autorité venant de sa compétence de philosophe, sa posture de sérieux, qui lui valent d'être invité à nous aider à démêler le vrai du faux.

La thématique même du livre impose une prise de position préalable très ferme sous peine de contresens sur ce qui suit. S'il était vrai qu'une des priorités du moment fût de se dégager d'une “écologie profonde” antihumaniste, qui construit le droit des animaux et des pierres contre celui des humains, qui vise à détruire dans un même mouvement

la tradition judéo-chrétienne, l'esprit des Lumières, le rationalisme démocratique issu de la Révolution Française, tout ceci pour nier à l'homme toute capacité transcendante et cacher une réelle misanthropie derrière l'amour de la nature, alors, ce livre serait absolument salutaire.

Le problème vient de ce que le procédé utilisé pour une telle mise en garde risque de produire au sein de l'intelligentsia française ce type de “lâche soulagement” qui lui ont fait dans le passé se détourner d'enjeux cruciaux bien réels au nom de bonnes raisons et de nobles causes, bonnes et nobles mais insuffisamment fondées et peu pertinentes.

La forme rhétorique importe ici autant que le fond de la thèse, ce qui impose de commencer par elle. Faite de rapprochements successifs et d'accollages parfois surprenants, elle indique que la cible visée ne se résume pas à la Deep Ecology; elle vise plus largement un ensemble d'efforts critiques vis-à-vis de “l'Occident”, de son modèle technologique et de sa vision universaliste. J'essaierai d'en dire quelques mots trop brefs avant de risquer quelques réflexions sur le statut et la déontologie des philosophes et scientifiques dans une période historique où la forme des débats au sein de sociétés démocratiques est dominée par des impératifs médiatiques.



Autour du livre de Luc Ferry LE NOUVEL ORDRE ECOLOGIQUE

La technique d'exposition : quand la rhétorique du polémiste est génératrice de contresens

Très tôt l'ouvrage de Ferry surprend par l'accolage systématique des tenants de la "Deep Ecology" avec des auteurs que nous qualifierons de plus "classiques". Procédé rhétorique, cet accolage devient gênant lorsque, la caricature polémique dégénère en contresens.

Le premier d'entre eux dans l'ordre de passage vise Marie-Angèle L'Hermitte. Après un détour séduisant qui va des plaidoiries contre les "bestioles" au Moyen-Age au combat de Christopher Stone sur le droit des arbres, M.A. L'Hermitte se voit citée comme typique de ces juristes "prêts à remettre en cause la tradition de l'humanisme moderne d'après laquelle l'humanité seule aurait une personnalité juridique" (p. 23). La phrase citée porte certes à ambiguïté puisqu'elle évoque un écosystème comme sujet de droit. Mais on est loin de l'anti-humanisme puisque cette "zone" doit être "choisie en fonction de son intérêt" et est représentée "par un comité ou une association chargés de faire valoir ce droit". Aucun écosystème n'a donc en soi une dignité supérieure à l'homme puisque son caractère intouchable ne procède que d'un choix humain. Mais surtout, Ferry oublie de mentionner le contexte d'une phrase qu'on aurait certes pu souhaiter plus rigoureuse. Ce contexte est celui des débats sur les manipulations génétiques effectuées sur des embryons humains. C'est explicitement au nom de la dignité humaine et d'un humanisme d'ailleurs fort classique que M.A. L'Hermitte cherche des

fondements à l'affirmation d'un droit face aux dérives potentielles de docteurs Folamour. Qu'on discute ses thèses est légitime, qu'on le fasse sur un contresens est moins productif.

Les travaux de M.A. L'Hermitte ayant été ainsi convoqués pour démontrer l'ampleur des ramifications de la Deep Ecology au sein des juristes, les écrits de Hans Jonas et Michel Serre jouent le même rôle vis-à-vis des philosophes mais de façon bien plus systématique. Il importe d'abord de souligner le caractère pour le moins audacieux des accolages dont ces deux auteurs font l'objet :

- **page 135**, ils se voient rangés en huit lignes parmi les tenants de l'écologie profonde : *"L'écologie profonde rencontre un véritable écho hors du milieu académique ainsi qu'à l'étranger : elle inspire, par exemple, l'idéologie de mouvements tels que Greenpeace ou Earth First, d'associations aussi puissantes que le Sierra Club, mais également d'une fraction importante des partis Verts ainsi que, dans une large mesure, les travaux de philosophes populaires comme Hans Jonas et Michel Serre"*.

- **page 149**, Michel Serre devient un des théoriciens de l'anti-humanisme : *"Le thème (de l'hostilité humaniste contre les choses non humaines telle qu'elle est produite par la culture occidentale depuis le XVII^e siècle) sera inlassablement repris jusque dans les livres à succès comme ceux de David Ehrenfeld, The arrogance of humanism (1979), ou John Lovelock, Gaïa (1979). Il*

trouve même aujourd'hui une traduction française dans Le contrat naturel de Michel Serre".

Le "Contrat Naturel" de Michel Serre est certes un livre hâtif, peu convaincant et plein d'ambiguïtés; quant à Jonas son "heuristique de la peur" pose effectivement problème. On peut donc aisément comprendre que Ferry leur fasse subir un traitement critique; ce qui est moins légitime en revanche du point de vue du sérieux philosophique, est que le rapprochement entre ces deux auteurs et la Deep Ecology, véritable leitmotiv du livre, résulte d'une recherche systématique d'effet de composition qui aboutissent, via des contresens, à des effets d'optique pour le moins déformants.

Symptomatique à cet égard est le débat enclenché page 151. Après avoir amalgamé la position de Serre (**ajouter** au contrat exclusivement social un droit naturel) à celle de la Deep Ecology qui revient à renverser la perspective humaniste de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, Ferry administre ainsi la preuve définitive de la "faute" : *"C'est aujourd'hui du point de vue de ces objets que Serre entend se placer : "Une fois de plus, il nous faut statuer sur les vaincus, en écrivant le droit des êtres qui n'en ont pas"*.

Eminemment "biblique"

Or cette "preuve" me paraît surtout constituer un bel exemple d'un contresens que fait Ferry sur la nature de ce qu'il prétend défendre, à savoir l'humanisme occidental. Je m'excuse de remonter à la Genèse, mais ce texte a indéniablement quelque chose à voir avec cet humanisme et représente une des

cibles privilégiées de la "Deep Ecology" puisqu'il instaure l'homme en maître des choses vivantes et inertes. Or le mouvement du texte de Serre reste éminemment "biblique". Dans la même Genèse en effet c'est l'homme qui "nomme" les animaux, leur donne ainsi un sens et qui va statuer sur leur sort; ici, c'est l'homme qui est juge des objets susceptibles d'avoir des droits et qui est leur "porte-parole". A la limite, dans un tel récit, le débat sur l'anthropocentrisme perd de sa pertinence, sauf à réduire l'anthropocentrisme à un plat "et moi... et moi... et moi"; on est bien dans la perspective d'un homme "porteur de sens" et "donneur de valeur" à l'univers.

On comprend d'autant moins la sévérité de Ferry que, dans les plus grandes textes de la pensée et de la spiritualité occidentale, l'homme devient pleinement humain quand il traduit sa "compassion" en droits, en tables de la loi, en règles, et ce bien souvent pour "protéger les vaincus" avant que ces lois et règles ne doivent à leur tour être bousculées pour retrouver "l'esprit" qui prévalait à leur origine. Serre, dans la phrase incriminée ne sort pas de cette logique; il use simplement de la métaphore des vaincus pour faire comprendre que c'est bien dans sa capacité à ne pas abuser de son "droit", de ses "pleins pouvoirs", de "vainqueur" que l'homme s'affirme pleinement.

Ce malentendu touche en fait à quelque chose de plus profond. En page 175, Ferry reproche à Jonas et Serre de vouloir défaire l'homme de "l'humanisme républicain, cet être autonome qui se veut l'auteur des normes et des lois", pour en faire "seulement celui qui, parce qu'il est lui-même le produit le plus élevé de la nature, les déchiffre, les abrite et se porte responsable d'elles". Je

Or la perspective change si on restitue le sens du mot "objectif" dans le langage de la philosophie morale

reviendrais plus loin sur cette phrase et sur ce qu'implique le "seulement" quant à la conception "Ferrienne" de l'autonomie de l'homme. Le document à charge est un extrait d'une interview de Serre au Monde : *"Nous entrons dans une période où la morale devient objective"*.

Prise isolément, une telle proposition suggère en effet un programme dangereux qui, croyant avoir trouvé un fondement indiscutable à l'éthique prétendrait *"en finir avec l'indétermination propre à toute interrogation démocratique"*. Or la perspective change si on resitue le sens du mot "objectif" dans le langage de la philosophie morale, qui ne recouvre pas exactement celui de nos conversations courantes. Il signifie simplement que l'éthique ou la morale collective ne peuvent résulter de choix purement subjectifs puisqu'ils doivent être partagés avec les autres membres d'un même communauté. Toutes les traditions de pensée ont buté sur le fait qu'il faut bien qu'il y ait quelque part une instance tierce, "objective" par rapport à la subjectivité des individus. Cette instance peut être la parole de Dieu dans la Bible, la "loi naturelle", le marché libre, ou quelques principes de réalité dont l'appareil judiciaire traduira en règles, dont le non respect sera clairement observable. Serre nous signifie simplement que les signaux que nous renvoie la nature sur les conséquences de nos actes créent un espace possible pour ce moment objectif.

Certes, une difficulté majeure surgit de ce qu'une telle proposition est susceptible de plusieurs lectures :

- il y a le risque d'un retour d'une forme de "châtiment de Dieu" comme on peut le voir dans certaines réactions autour du SIDA comme preuve des conséquences de la "débauche sexuelle",

- mais il y a aussi Bourdieu constatant dans une "Marche du Siècle" récente sur FR3 que le nuage de Tchernobyl a plus fait pour la prise de conscience de la mondialisation des problèmes que bien des écrits et discours de tribune... Bourdieu deviendrait-il alors un porte-parole de l'écologie profonde ?

Faux sens

En fait, le faux-sens sur le mot "objectif" est gênant parce qu'il masque le problème central; celui-ci vient de ce que la recherche d'un moment objectif est nécessaire au maintien du lien social et qu'on sait en même temps qu'il ne sera jamais à proprement parler "indiscutable" car il y aura toujours des interprétations du même texte sacré, de la même morale naturelle ou de la même connaissance scientifique. C'est cette tension qu'il faut gérer tant bien que mal. On ne s'en tirera pas en l'évacuant par un subjectivisme individuel absolu.

C'est ici qu'il convient de passer à Jonas; à son propos le contresens (p. 152 et suivantes) vient à nouveau de cette étrange incapacité à



Autour du livre de Luc Ferry LE NOUVEL ORDRE ECOLOGIQUE

discuter des concepts dans le registre dans lequel il sont employés. Jonas est un spécialiste de la Gnose et son vocabulaire emprunte à la fois à la philosophie et à la théologie; on peut rejeter ce vocabulaire mais pas en ignorer les règles.

Ferry instruit ainsi le procès de Jonas : *"Cela voudrait dire chercher non seulement le bien humain, mais également le bien des choses extra-humaines (confiées à l'homme) c'est-à-dire étendre la reconnaissance de "fins en soi" au delà de la sphère de l'homme pour intégrer cette sollicitude dans le concept de bien commun"*. Certes, prise au sens commun, une telle phrase peut surprendre et inquiéter; or elle est contradictoire avec le fait, reconnu par Ferry, que *"Jonas ne poussera pas l'analogie entre humanité et naturalité au point de considérer la nature comme une "personne" au sens classique du terme : elle ne saurait en effet contracter d'engagements envers nous - ce en quoi Jonas trouve quelque peu incohérente et forcée l'idée de "contrat naturel"*. Y aurait-il dans cette contradiction une preuve de la faiblesse de quelqu'un que *"certains considèrent comme un authentique philosophe"* (p. 157) ? Cette contradiction disparaît si l'on tient compte du fait que, dans la tradition protestante dans laquelle s'insère Jonas (comme d'ailleurs dans les autres traditions chrétiennes et dans la tradition juive) les événements du monde réel sont "signes des temps", signes de la "Parole de Dieu", que ces signes soient de malédiction ou de communion joyeuse avec la Création (Cf. François d'Assise). La nature est "désenchantée", elle n'est plus le lieu des divinités, mais les signaux qu'elle renvoie aux hommes sur les conséquences de son comportement doivent être écoutés : par là elle a une valeur dont l'homme doit se préoccuper.

Ce que change une telle perspective par rapport à la crainte de Ferry qui est celle d'une écologie instaurée comme nouvel ordre à la place des dieux perdus, est que la logique de la représentation y est "ternaire" (l'homme, le monde réel et Dieu);

position où en deux pages (153 à 155) on passe de Jonas à Spinoza (2) puis à Antoine Waechter, suggérer l'existence d'une filiation directe entre Jonas et cette phrase des Chroniques de Greenpeace : *"Et à la longue, que cela plaise ou non à*

Comme si le monde naturel avait en soi un statut divin et intouchable

elle interdit justement une logique fusionnelle, à dérive effectivement totalitaire, où le monde, ici la nature, deviendrait "Dieu" et la source de toute morale. L'homme ne peut dans cette logique trouver de contenu aux "fins en soi" ni dans la réalité immédiate du "monde" ni dans un Dieu pur métaphysique, mais dans cette tension dont il est un des pôles, et un pôle bigrement important puisque la gestion de la "création" lui est confiée. La responsabilité qu'il assume vis-à-vis du monde naturel et la nécessité de le respecter, ne peut en aucun cas être confondue avec une quelconque obligation "d'adoration", comme si le monde naturel avait en soi un statut divin et intouchable. Simplement, pour assumer cette responsabilité, c'est-à-dire l'intégralité de son humanité, l'homme ne peut pas se contenter de "se regarder le nombril", il doit lever la tête sur les conséquences ultimes de ses actes et discerner si la nature (ou les autres hommes bien sûr) ne lui font pas signe qu'ici et là, il se trompe et que, s'il fuit ses responsabilités, il peut se détruire.

On peut ne pas utiliser ce mode de représentation (1) et le récuser mais il reste fondamentalement "humaniste" (en fait il cherche un fondement à l'humanisme). On ne peut donc en aucun cas, par une juxta-

tel ou tel, il faudra bien recourir le cas échéant à la force pour lutter contre ceux qui continuent à détériorer l'environnement" phrase que Ferry interprète comme un symbole de l'intronisation du règne végétal ou animal en sujet d'éthique en lieu et place des droits de l'homme.

Les contresens faits à propos de Jonas peuvent avoir des conséquences plus graves que les biais d'interprétation à propos de Serre; dans un contexte où l'auteur insiste sur les méfaits du romantisme allemand et la spécificité de la conception française des droits de l'homme, ils pourraient aboutir à un réflexe "hexagonal" empêchant d'entendre (ce qui ne signifie pas approuver) ce qui vient d'ailleurs. Le livre de Serre est en effet une oeuvre de circonstance, trop rapide, aisément critiquable et qui ne restera pas parmi ses meilleurs ouvrages. Pour Hans Jonas au contraire, nous sommes en présence d'une oeuvre achevée et qui a marqué, en particulier en Allemagne et dans l'ensemble du monde anglo-saxon.

Or, un lecteur français non informé lisant la présentation faite de Jonas page 157 en conclurait qu'égaré par son anti-occidentalisme, Jonas serait en fait un philosophe crypto-communiste : *"à la fin des années 70 encore, il attribuait au totalitarisme le*

"mérite" de planifier de façon rigoureuse la consommation et de contraindre ainsi ses bienheureux sujets à une "saine frugalité".

Or Jonas est un produit typique de la tradition philosophique protestante allemande (qui a autant fait que d'autres traditions pour l'avènement d'une Europe démocratique avec comme d'autres des faiblesses, erreurs et fautes), et il construit son "Principe responsabilité" contre le "Principe Espérance" d'Ernst Bloch. C'est ce dernier qui, philosophe de référence du marxisme ouvert en Allemagne de l'Est constitue une figure pour l'opinion progressiste (c'est-à-dire, dans la mise en scène de Ferry, coupable de sympathie pour l'Est par anticapitalisme). Devant l'échec du communisme réel, il montre les dangers de l'utopie, d'une politique fondée, au nom de l'espérance, sur une eschatologie. Pour lui, les "fins dernières" et les règles définitives d'une bonne société sont si difficile à expliciter, à "objectiver" que la manipulation du thème de l'espérance est grosse de dérives totalitaires. C'est pourquoi ce "cryptocommuniste" a eu pour grand lecteur en R.F.A. un certain... Helmut Schmidt... décidément, l'écologie profonde recrute large !

La question qui me paraît centrale ici est moins de prendre parti dans une dispute philosophique qui opposerait Ferry à Serre et Jonas (j'ai moi-même des désaccords avec ces

figurent pêle-mêle Marcuse et Foucault (p. 37) Adorno et Horkheimer (p. 114), Marcuse, Ellul, Heidegger, Spinoza (p. 162), Nietzsche (p. 163), Barrès (p. 165), Schelling (p. 166), Alain de Benoist (p. 200), Guattari (p. 200 et 217), Deleuze (p. 217).

Dans un pamphlet de tels rapprochements constitueraient des traits d'humour; mais Ferry tient à souligner sa volonté de sérieux et de rigueur philosophique : *"Et qu'on n'aille pas crier ici à l'exagération, subodorer une mauvaise rhétorique de l'hyperbole par laquelle des citations extraites de leur contexte seraient habilement montées en épingle"* (p. 214). En notre époque où le temps de lire de la philosophie n'est plus un exercice obligé de la formation des élites, le risque existe que peu se soucient de vérifier par quelle alchimie on peut ainsi faire tenir, dans un même complot contre l'humanisme et la tradition judéo-chrétienne un catholique intégraliste mais antinazi, un protestant, des représentants de l'Ecole dite de Francfort, des symboles de l'esprit "soixante-huitard" et un représentant de la nouvelle droite "païenne" etc...

Un fil qui explique cet assemblage, a peu à voir avec le propos officiel du livre. Sans rentrer dans le détail, disons que cet assemblage est largement dû au fait que l'écologie est analysée comme un avatar des multiples tentatives de critique du

monde libéral" (p. 199), le Tiers-Mondisme (p. 201), le Gauchisme et l'Ecoféminisme (p. 209), l'ensemble de la tradition romantique (de préférence allemande) et tout ce qui participe à un "soupçon généralisé à l'égard des Lumières".

"Le droit à la différence"

Il est impossible de reprendre ici l'ensemble des débats; le faire serait d'ailleurs difficile car bien souvent les argumentaires relèvent d'accollages aussi osés que ceux que nous venons d'examiner (à partir de quel moment une critique de l'ordre existant devient-elle un soupçon généralisé vis-à-vis des Lumières ?). Je donnerai un seul exemple du résultat de cette recherche systématique d'effets de composition. Remarquant que le "droit à la différence" est devenu une notion "de Gauche" mais que cette notion contient en germe une destruction de la vision française de la démocratie pour laquelle l'homme citoyen est détaché de ses appartenances, Ferry tient à souligner l'origine "droitière" d'une des formes historiques de ce droit à la différence, le nationalisme (ce qui lui permet d'aller plus loin dans l'assimilation en marquant la filiation avec le nazisme). Or il le fait en ces termes : *"Jadis, la revendication d'un droit à la différence se situait clairement dans l'orbite de la Contre-Révolution : face à l'abstraction formelle de la Grande Déclaration, les premiers nationalistes réclamaient le retour à la tradition du droit des Anglais, des Français, des Italiens... bref, de chaque communauté concrète et particulière"*. Faut-il rappeler ici que l'idée même de Nation est intrinsèque à la révolution française, que le "Vive la Nation" de

Une opération de diabolisation qui vise plus large que la seule écologie profonde

deux auteurs) que de comprendre la signification d'une telle sévérité, de tels biais dans la lecture faite de l'un et de l'autre ceci dans le seul but de pourfendre l'écologie profonde. Ceci est d'autant plus important que ces deux "philosophes populaires" sont mis sur un ban des accusés où

modèle démocratique occidental, critiques présentées comme agitant *"la haine du libéralisme"* et les thèmes du *"Paradis perdu et du déclin de l'Occident"*. Sont visés *"l'éloge de la différence"* et la *"réhabilitation de la diversité comme telle contre l'unidimensionnalité du*



Autour du livre de Luc Ferry LE NOUVEL ORDRE ECOLOGIQUE

Valmy n'est pas un hasard, que les Italiens du Risorgimento s'empareront de ce drapeau contre les potentats locaux, l'Autriche Hongrie et la Papauté ? La raison en est simple; il n'y a pas de démocratie sans recherche d'une volonté générale au sein d'une communauté humaine précise, ayant l'envie de se doter d'une telle volonté. Que des dérives dramatiques soient en germes dans l'affirmation nationaliste, l'histoire l'a prouvé abondamment; mais poser le problème en termes d'opposition entre d'un côté une démocratie fondée sur un homme "abstrait" libre de tous liens d'appartenance, et de l'autre la défense des identités ne respecte aucune des expériences historiques : les démocraties réussies se sont toujours fondées sur un fort sentiment d'identité (construit au besoin sur la destruction d'identités préexistantes).

La liaison entre écologisme et idéologies nationalistes (qui ne me paraît pas évidente si on songe à Greenpeace) aboutit ici à un effet de composition permanent conduisant à une diabolisation symétrique "des

et simplement injuste d'assimiler, comme on le fait trop souvent aujourd'hui par goût de la polémique, le parti des Verts à celui de Vichy. Méfions-nous de ce type d'anathème dont la victime sort à tout coup victorieuse : chacun sent bien que ce qui est excessif est insignifiant". Mais cette nuance est mise fort tard, en pages 211–212, laissant jusque là le lecteur sur une impression différente.

La fin du livre d'ailleurs est composée sur ce mode plutôt "bienveillant". En page 270 la pensée allemande a beaucoup apporté à l'idéal démocratique, le paternalisme colonial français est mentionné, et la Nation est justement cernée comme "*une identité culturelle particulière et une prétention à l'universalité*"; et dans les deux dernières pages, le beau rapprochement entre Notre-Dame de Paris et la grande mosquée de Kairouan réconcilie sens de l'enracinement et de la liberté, de l'identité et de l'universalisme.

Que reste-t-il alors du fond de ce vaste procès, puisque, "écologistes

monde moderne peut être conçue de façons fort différentes, offrant ainsi le fil conducteur d'une nouvelle typologie des visages de l'écologie".

Cette posture de sérieux et de modération, de combat contre des extrêmes inquiétants explique probablement que Ferry ait été si aisément coopté par les médias. Il a le mérite de parler clair devant des problèmes nouveaux, mal balisés et par la même inquiétant. Le risque est que, ayant cru avoir besoin, pour une réfutation de l'écologie profonde (et dont je souligne à nouveau combien elle me paraît nécessaire), de monter un tribunal où figure comme extrémiste toute tentative un peu élaborée de distance critique par rapport à notre société, il ne contribue à masquer la profondeur des problèmes en cause. La réflexion critique sur la technique est ainsi évacuée "en passant" page 158 : "*les philosophes qui ont placé la critique de la technique au centre de leur oeuvre deviennent des passages obligés*" pour les écologistes. On a envie de se demander alors si toute réflexion sur la technique et ses implications économiques, culturelles et sociales est suspecte d'"anti-occidentalisme" et d'irrationalisme.

Ferry poursuit en fait le combat engagé contre la "Pensée 68", son ouvrage de 1985 chez Gallimard avec Alain Renaud. Ma crainte est la suivante : la dénonciation des "maîtres penseurs" de cette époque est probablement salutaire (encore qu'elle fût faite par d'autres, plus rapidement), mais il reste que les événements de 1968, eux, étaient, indépendamment des intellectuels qui se sont précipités pour les guider ou les interpréter, significatifs de fractures, de questions et d'opportunités (Ferry ici n'en retient que le repliement individualiste sans mention des quêtes pour de nouvelles solidarités). Or la société

"au point que l'on peut dire de l'écologie profonde qu'elle plonge certaines de ses racines dans le nazisme et pousse ses branches jusque dans les sphères les plus extrêmes du gauchisme culturel"

thèmes traditionnels de l'extrême droite comme motifs futuristes de l'extrême gauche" (p 37), du "*brun et du rouge*". Ceci culmine à la page 180 : "*au point que l'on peut dire de l'écologie profonde qu'elle plonge certaines de ses racines dans le nazisme et pousse ses branches jusque dans les sphères les plus extrêmes du gauchisme culturel*". Certes des précautions sont prises : "*Soyons clairs, il ne s'agit pas par un tel rapprochement, de suggérer que le gauchisme et le fascisme sont des idéologies similaires... Il est absurde*

profonds mis à part", la quasi totalité des auteurs mis en cause n'ont rien dit d'autres, chacun à leur manière, forcément critiquable ? Ce qui reste, c'est le sentiment diffus que la critique est décidément détestable si elle va trop loin dans la contestation de l'existant. Dès la page 37, le fil conducteur de ces surprenants assemblages est donné : la critique de la modernité "*désignée selon les registres de référence comme "capitaliste", "occidentale", "technicienne" ou plus généralement consumériste*". Or, la critique du

française, sous le pompidolisme mais aussi avec la gauche version programme commun, s'est largement fermée à ces questions, victime d'une grande peur des bien-pensants (conservateurs ou progressistes) car elles ne recoupaient pas aisément dans les clivages habituels. Au passage, elle s'est peu préparée à la crise des formes de représentation syndicale et politique, à l'impact de la décentralisation et de l'intégration européenne sur le statut de l'Etat Nation, à l'évolution de son agriculture productiviste, aux formes de solidarité quand la croissance quantitative vient à faire défaut; elle n'a retenu rapidement, avec Giscard que les éléments de plus grande liberté des mœurs.

Il y a donc un risque que le livre de Ferry, largement construit sur tous les réflexes d'une intelligentsia française prompte à se penser dépositaire du rationalisme et des valeurs démocratiques et à se sentir assiégée (par le monde anglo-saxon ici), ne contribue à une forme d'autisme.

Au bout du compte en effet on voit que Ferry butte sur le thème de la responsabilité. C'est explicite concernant la responsabilité de l'homme en charge du monde "extra-humain" et qui serait "seulement"

thèse de Jonas, lorsque, recherchant des bases pratiques pour une éthique de la responsabilité, celui-ci prône les vertus d'une "heuristique de la peur"; les prophètes de malheur peuvent en effet être aussi manipulateurs que les vendeurs d'utopie. En revanche la pertinence du débat ne peut être niée : pour Jonas la peur intervient comme une brèche par où passe une "transcendance", un appel à voir au delà de l'être immédiat, et il pense que cette thématique est moins dangereuse que celle de l'espérance car celle-ci peut être nourrie d'utopies closes qui figent l'avenir.

Refuser de poser le problème, c'est se résoudre à une vision curieusement tronquée de "l'homme démocratique", celle que Ferry suggère page 251 et suivantes. Ces pages ont d'autant plus de sel que Ferry revendique (à bon droit), comme composante de la vision "occidentale" de l'homme, sa capacité de transcendance; le procès fait (à bon droit) à la Deep Ecology est de faire retourner l'homme dans la servitude de lois immanentes. Au moment de conclure en effet, faute d'avoir convenablement écouté quelques uns des auteurs qu'il épingle, la capacité de transcendance qu'il attribue à l'homme moderne... tourne court : "*La temporalité où se situent les significations est aujourd'hui le*

et elle est renvoyée "à celle de l'éthique et de la culture, entendues comme un épanouissement de la personnalité individuelle" (p. 253).

A ce point du discours, on comprend que Ferry juge trop courte une telle perspective. Son apologie du réformisme contre "l'idée révolutionnaire" risque de ne pas permettre de sortir de la "*mélancolie démocratique*". Il manque un souffle, c'est pourquoi, "*c'est dans l'idée même de cette infinité que l'être humain, désormais défini par sa perfectibilité, réaménage la question du sens*". Nous sommes soulagés mais "en suspens" et avons envie de dire "and so what?". Sauf à faire un contre-sens total en effet, bien des traditions se reconnaîtraient dans une telle phrase et un bon nombre d'entre elles, justement parce qu'elles affirment sous des vocables différents la perfectibilité infinie de l'être humain, ont débouché sur des postures critiques de notre occident démocratique et libéral... en cohérence profonde d'ailleurs avec la meilleure part de cet occident.

Il est difficile à Ferry d'aller au delà, ce qui exigerait de prendre au sérieux, non pas la Deep Ecology (sauf pour la pourfendre) mais ses autres adversaires "fondamentalistes malgré eux" (3). Or il semble empêché de le faire en raison d'une vision curieusement tronquée de la tradition de pensée occidentale et de la pensée des Lumières. Il réduit celle-ci à l'idée d'arrachement, de déracinement, au combat contre tout ce qui enferme l'homme dans des déterminations préexistantes. Or tout ceci (qui est vrai) n'implique pas négation de la responsabilité vis-à-vis d'autrui et de la nature, du sens des limites, et de celui du "patrimoine" matériel, culturel ou spirituel. Les Grecs déjà, faisaient de



Pourquoi avoir si peur de la responsabilité, du souci du patrimoine et du futur ?

responsable de la nature, comme si une telle tâche était dérisoire. Mais, parce qu'il balaye large, c'est au passage à une conception générale d'une éthique de responsabilité qu'il s'attaque en définitive, éthique qui suppose sens du patrimoine et sens du legs aux générations futures.

Entendons nous bien, je ne suis pas personnellement d'accord avec la

présent, à la rigueur le futur immédiat, mais le passé et l'avenir, qui sont en deçà ou au delà de la vie, ne font plus recette. Nous "existons" certes sur le mode du projet ... mais c'est "à l'intérieur de ces petits desseins qui sont comme autant de bulles closes sur elles-mêmes (que) nos actions prennent un sens". Certes la question du "sens du sens" ne peut être évacuée

Autour du livre de Luc Ferry LE NOUVEL ORDRE ECOLOGIQUE

la lutte contre "l'ubris", la démesure, un préalable à l'avènement d'une société "raisonnable" (or elle est citée ici comme un des procès fait à l'homme par la Deep Ecology). Tous les textes bibliques mettent en scène de la transmission (d'une parole qui incite à partir) et du déracinement. Quant aux Lumières, lorsque Rousseau marque l'avènement de "l'homme abstrait" comme préalable à la démocratie, il s'agit non d'un individu replié sur son "autonomie" mais d'un citoyen d'entrée conscient et porteur de la "volonté générale", d'un citoyen responsable. L'homme abstrait de Rousseau (sur les impasses duquel beaucoup à été dit) n'est d'ailleurs pas forcément "antinature" (de même que le "monde de l'esprit" de Dilthey). Ferry aurait du faire plus que signaler en passant le "pré-romantisme" de Rousseau pour lequel "l'émotion" est naturelle et vertueuse, protège l'homme contre son orgueil en lui rappelant sa faiblesse, qui dénonce (déjà ?) les méfaits de la civilisation et prêche la vie simple comme nécessaire à une bonne société.

A propos de la science et de la philosophie dans une société médiatique

Le risque est qu'on ne retienne, si la thématique de l'écologie continue d'être présentée dans une mise en scène "Ferrienne", que la légitimité d'un refus des grandes peurs, la défense d'un bonheur satisfait et sûr de lui : ne touchez pas trop ni au libéralisme économique, ni à la technique, quant aux aventures collectives méfiez-vous en. Il revient à cet idéal raisonnable et bourgeois que Voltaire proposait aux origines des Lumières et donc il avait tôt

L'écologie soluble dans le libéralisme pur

convenu qu'il ne résistait pas à quelques réalités tragiques.

L'écologie qu'aime Ferry est l'écologie soluble dans le libéralisme pur (celui qui n'a en fait jamais existé) telle qu'il la décrit pages 265 et suivantes; issue d'une éthique de l'authenticité individuelle égalitariste (au sens de "toutes les pratiques se valent") disqualifiant les morales du devoir et du mérite, affirmant que chacun doit devenir pour lui-même sa propre norme et attachée au "souci de soi", au fait d'être "bien dans sa peau et dans sa tête", cette écologie raisonnable n'est qu'une composante de ce souci de soi consumériste... elle s'intègre alors naturellement au marché.

J'ai suffisamment écrit, comme la plupart des économistes, sur la nécessité de jouer sur des mécanismes marchands pour "internaliser les coûts externes" pour ne pas être suspecté d'anti-

préalable vienne corriger les failles des marchés existants. Cela suppose bien des choix politiques car sont touchés des domaines d'activité aussi décisifs que l'agriculture (problème de l'intensification et de la gestion du territoire), de l'agro-alimentaire (sauf si regretter que le poulet produit en abattages industriels de 40 000 têtes par jour soit l'horizon gustatif indépassable de notre temps est une preuve absolue d'archaïsme), la politique de l'énergie (nucléaire, pluies acides, effet de serre) et des transports (encombrement), l'aménagement urbain. Cela en suppose d'autant plus que ces problèmes sont irréversiblement internationalisés et que la question Nord-Sud constitue un des défis les plus difficiles pour l'émergence d'une croissance "durable", qu'il faudrait appeler peut-être, plus "intelligente". La question est politique, donc collective, car au passage, quelques intérêts particuliers devront souffrir.

Je pense, comme Ferry, que l'écologie n'a pas vocation à devenir une force politique à part entière (mais c'est très discutable). En revanche, aujourd'hui, les risques environnementaux sont un des thèmes, parmi d'autres, qui nous obligent à nous réveiller, à être plus lucides, sur les conséquences ultimes de nos actes; elle participe à toute réflexion sur la redéfinition du politique pour les temps qui viennent. La question démocratique est de savoir comment "faire avec" des défis de forme imprévue (incertains, controversés, trans-nationalisés) comme avec la pression du Tiers-Monde et les crises

Eléments de réflexion autour du livre de Luc Ferry, "Le nouvel ordre écologique"

par Michel Chauvet
Agronome et ethnobiologiste
Bureau des Ressources Génétiques

d'identité d'hommes qui ne peuvent décidément pas être réduits à des terminaux des grands marchés de consommation. Elle n'est pas de savoir comment se remettre en cause le moins possible.

Je pense avoir montré que, dans sa démarche et dans sa rhétorique, le livre de Ferry est un exemple de ce qu'il ne faudrait pas faire. Dans un monde où le débat intellectuel est moins vif et central qu'il ne le fût (pour le meilleur et pour le pire) le risque est que, une fois la représentation achevée, on n'en retienne qu'un bruit, celui d'un couvercle qui se referme sur des questions.

Jean-Charles Hourcade

(1) Peu courant dans la philosophie comme discipline universitaire en France, il est très présent en Allemagne mais aussi, sous une autre forme, dans le monde anglophone.

(2) Avec sa *Natura Naturans* dont je ne suis pas sûr qu'elle recouvre exactement la même chose que ce que signifient les "écologistes fondamentaux".

(3) Ah ! le respect des textes quand, sur la fin, Ferry reconnaît que Serre fait un usage métaphorique du "concept de contrat naturel" et que Jonas est "plus profond que cela".

Des journalistes empressés ont pu écrire que ce livre offrait une "analyse approfondie" par un philosophe "qui passionnera tous les écologistes". Pour ce qui nous concerne, sa lecture procure un sentiment de profond malaise. Ferry nous convie à rire avec lui des extravagances moyenâgeuses, et à repousser avec vigueur des idées nazies que notre myopie nous avait empêchés d'identifier. Mais après un premier mouvement d'acquiescement, le doute nous vient. Le procès n'est-il pas bâclé, et les vrais problèmes sont-ils bien abordés ? Les réflexions qui suivent ont leur point de départ dans une lecture critique du livre de Ferry. Mais j'ai préféré m'en écarter pour discuter librement des enjeux qui y sont soulevés ou effleurés, car c'est bien cela qui importe. Si ce livre a un mérite, c'est de nous pousser à réfléchir et à exprimer en quoi consistent nos désaccords.

Les thèses de Ferry

Le droit des animaux

Ce thème occupe une place centrale dans l'argumentation de Ferry, qui semble voir dans la sensibilité écologique une extension à la nature entière de l'amour des animaux. L'assimilation des animaux à des personnes humaines est effectivement fréquente dans le grand public. Cette attitude concerne essentiellement les animaux de compagnie, particulièrement nombreux en France. Cette zoophilie a-t-elle un rapport avec l'écologie ? Si l'on quitte le terrain de la philosophie pour celui de la sociologie, force est de constater que la SPA, par exemple, n'adhère pas à France-Nature-Environnement, et que Brigitte Bardot, loin de représenter la mouvance écologiste, est souvent jugée comme une alliée

encombrante. Ferry reconnaît lui-même qu' "il n'existe [en France] aucun phénomène comparable sur le plan philosophique et politique au "mouvement de libération animale" qui [...] représente des millions de personnes dans le monde anglo-saxon". Pourquoi alors tant insister ?

Certes, l'importance des efforts consacrés à des actions comme le démazoutage des oiseaux ou la pose de rustine de résine sur les carapaces de tortues endommagées laisse penser que de nombreux protecteurs de la nature raisonnent en termes de sauvetage des individus, ce qui au demeurant est hautement honorable. Mais d'autres posent bien le problème en termes de protection des populations et des espèces, et donc de protection des milieux sur le long terme. Que les